

JEAN GENET

# L'ENNEMI DÉCLARÉ

textes et entretiens

ÉDITION ÉTABLIE  
ET ANNOTÉE  
PAR ALBERT DICHY

*nrf*

GALLIMARD









## AVERTISSEMENT

*Jean Genet avait conçu le projet d'un recueil de ses articles et entretiens dont il confiait, en 1984, l'édition à Claude Gallimard. Il se réservait d'en déterminer l'ordre et la présentation, qui devaient également servir pour une édition anglaise.*

*Une fois rassemblés et redactylographiés la plupart de ces écrits ou de ces interventions orales, dont la publication s'était échelonnée sur une vingtaine d'années, son intention était d'opérer un choix et, en quelque sorte, de les refondre sans tenir compte de la chronologie, pour mettre en lumière les réflexions et convictions qui avaient orienté ses prises de position. Plutôt que le ralliement à une idéologie, référant à une morale politique, il évoquait plus volontiers le hasard et la curiosité.*

*Jean Genet n'a jamais donné une forme définitive à ce projet. Mais d'y avoir songé l'a sans doute incité à chercher la composition originale d'une œuvre où viendraient s'inscrire, comme les pièces d'un puzzle, les notes prises durant ses voyages et ses longues périodes de solitude, inspirées de ses observations, de ses rencontres et de sa perception, lucide, d'un monde en mouvement ; d'où son dernier ouvrage, Un Captif amoureux, jeu de la mémoire et de l'écriture pour recréer un univers reflétant sa sensibilité personnelle, tout autant et comme autrement que Journal du voleur.*

*Le second volume aurait vraisemblablement repris, sous une forme ou sous une autre, la plupart des textes réunis ici et qui conservent la valeur d'un témoignage toujours actuel ; par l'originalité de la démarche, et le ton de l'écrivain, ils font clairement partie de son œuvre. L'ordre du recueil suit la*

*chronologie exacte, chaque contribution de Jean Genet étant classée à la date où elle fut, pour la première fois, rédigée ou, à défaut de cette date, rendue publique (conférence, intervention, entretien) ; seules ont été rejetées en Annexes les traductions de deux articles anglais dont la version originale est perdue.*

*M. Albert Dichy, qui a pu établir les textes, dans la majorité des cas, à partir des manuscrits ou de dactylographies revues par l'auteur ou des enregistrements, donne à la suite du corpus une notice détaillée et des notes.*

*Aussi ce volume retrace-t-il, de 1964 à 1986, le dernier itinéraire de Jean Genet ; augmenté de l'inédit qu'il avait lui-même décidé de placer en tête du livre et dont les derniers mots, « l'ennemi déclaré » ont fourni le titre.*

## CHRONOLOGIE

**1910-1942** Jean Genet naît le 19 décembre 1910, à Paris. De père inconnu, il est abandonné à l'âge de sept mois par sa mère à l'Assistance publique. Confié à une famille d'artisan du village d'Alligny-en-Morvan, il est élevé dans la religion catholique et suit les cours de l'école communale. Bon élève, il obtient le Certificat d'études primaires mais, à treize ans, est retiré à ses parents nourriciers. Placé dans un centre d'apprentissage, il s'évade au bout de dix jours : il rêve d'aventures et de voyages. À la suite d'une série de fugues et de délits mineurs, il connaît sa première expérience carcérale à quinze ans avant d'être mis en détention jusqu'à sa majorité à la Colonie pénitentiaire de Mettray.

À dix-huit ans, pour quitter la Colonie, il devance l'appel et s'engage dans l'armée. Volontaire pour servir dans les troupes du Levant, il est affecté, en 1930, dans une compagnie de sapeurs-mineurs en position à Damas où il réside durant onze mois. L'année suivante, il s'engage à nouveau et passe dix-neuf mois dans un bataillon colonial au Maroc. Après plusieurs engagements successifs et six ans de vie militaire, il déserte en 1936 et, pour échapper aux poursuites, quitte la France. Durant un an, il vagabonde à travers l'Europe avec de faux papiers. Tour à tour arrêté, emprisonné, expulsé, il traverse l'Italie, la Yougoslavie, la Tchécoslovaquie, la Pologne, l'Autriche, l'Allemagne et la Belgique.

En juillet 1937, il est de retour à Paris et fait l'objet, en l'espace de sept ans, d'une douzaine d'inculpations pour désertion, vagabondages, falsification de papiers et, principalement, pour vols.

**1942-1964** Genet est incarcéré à la Centrale de Fresnes lorsque, à l'automne de 1942, son premier poème, *Le Condamné à mort*, est imprimé à ses frais. C'est également en prison qu'il rédige la même année *Notre-Dame-des-Fleurs* et, l'année suivante, *Miracle de la rose*. Il est sur le point d'être condamné à la « relégation perpétuelle » lorsque Jean Cocteau intervient en sa faveur devant les tribunaux. Il est libéré le 14 mars 1944, peu après la publication par Paul Morihien et Robert Denoël, « sous le manteau », de *Notre-Dame-des-Fleurs*.

Grâce à l'éditeur Marc Barbezat. Genet échappe petit à petit au cercle



des publications clandestines. En moins de trois ans, de 1945 à 1948, il écrit coup sur coup trois romans, *Pompes funèbres*, *Querelle de Brest* et *Journal du voleur*, un recueil de poèmes, un ballet (*Adame Miroir*) et trois pièces de théâtre (*Haute surveillance*, *Les Bonnes* et *Splendid's*). Sur une pétition d'écrivains lancée par Cocteau et Sartre, il obtient enfin, en 1949, du président de la République, une grâce définitive : il ne retournera plus en prison. Cette même année exactement, Genet arrête d'écrire et entre dans un silence qui va durer six ans et que la publication, en 1952, de *Saint Genet comédien et martyr* de Sartre accroît. Le théâtre fournira cependant à cette crise une voie d'issue provisoire : entre 1955 et 1961, Genet écrit et publie trois pièces de théâtre (*Le Balcon*, *Les Nègres* et *Les Paravents*) qui le placent au premier rang des dramaturges contemporains. Il écrit également de brefs mais importants essais sur l'art dont l'un des plus marquants est consacré à son ami Alberto Giacometti.

1964-1986 Genet travaille depuis plusieurs années sur un immense projet — un vaste cycle de sept pièces de théâtre — lorsqu'il apprend, le 12 mars 1964, le suicide d'Abdallah, le jeune acrobate pour qui il avait écrit *Le Funambule*. Profondément ébranlé, Genet annonce à ses proches sa décision de renoncer à la littérature. Malgré l'intérêt qu'il manifeste pour la création des *Paravents* à Paris, en avril 1966, et la publication de ses *Lettres à Roger Blin*, il connaît une période de dépression aiguë. En mai 1967, peu de temps après avoir rédigé un testament, il est découvert inanimé dans sa chambre d'hôtel, à Domodossola, ville-frontière de l'Italie, à la suite d'une absorption massive de somnifères.

Départ d'une nouvelle période, le 22 décembre 1967, il entreprend un long voyage, vécu comme une sorte de renaissance, en Extrême-Orient et séjourne au Japon. À son retour en France, il est surpris par les événements de Mai 68 et l'allégresse du soulèvement étudiant. Il publie alors, en hommage à Daniel Cohn-Bendit, son premier article politique. Trois mois plus tard, invité par un magazine américain à « couvrir » le congrès démocrate de Chicago, Genet se rend pour la première fois aux États-Unis et se mêle aux grandes manifestations de la gauche américaine contre la guerre au Vietnam. À Paris, il s'intéresse de plus en plus aux problèmes des immigrés algériens et marocains et prend activement part à de nombreuses manifestations en leur faveur.

La grande année politique de Genet sera cependant 1970. Le 25 février, une responsable du Black Panther Party, organisation américaine paramilitaire qui lutte pour l'autodétermination du peuple noir, sollicite son soutien. Genet refuse de signer des pétitions mais propose de mener campagne sur place, aux États-Unis, pour les Panthères noires. Durant deux mois, du 1<sup>er</sup> mars au 2 mai, il partage leur vie et, en leur compagnie, sillonne inlassablement le territoire américain, donnant d'innombrables conférences dans les universités ou devant la presse. Le 20 octobre de cette même année, sur la proposition du délégué de l'Organisation de libération de la Palestine à Paris, il se rend en Jordanie pour visiter les camps palestiniens. Il prévoit d'y passer huit

jours : il va y demeurer six mois. Début novembre, au camp de Wahdate, il rencontre Yasser Arafat qui lui accorde un laissez-passer et l'engage à porter témoignage sur le drame palestinien.

Au terme de quatre séjours au Moyen-Orient, Genet est arrêté par les autorités jordaniennes et expulsé du pays le 23 novembre 1972.

Privé de visa d'entrée pour les États-Unis, interdit de séjour en Jordanie, Genet se replie sur la France et revient à Paris qui sera, durant dix ans environ et malgré d'incessants déplacements, son principal lieu de résidence et où son activité politique ne décroît pas. Il publie un grand nombre d'articles dans la presse, prend parti lors des élections présidentielles de mai 1974, se rapproche du Groupe d'Informations sur les Prisons, tente enfin de convaincre des écrivains (parmi lesquels Jacques Derrida, Juan Goytisolo, Pierre Guyotat, Jacques Henric, Philippe Sollers, etc.) de réaliser un livre collectif sur les prisonniers noirs américains ou sur les Palestiniens. Dans le même temps, il entreprend, dès le début des années 1970, la rédaction d'un ouvrage relatant ses séjours dans les camps palestiniens et auprès des Black Panthers — ouvrage qu'il abandonnera et reprendra plusieurs fois et qui aboutira quinze ans plus tard, à la publication de *Un Captif amoureux*.

Dans les moments où il perd l'espoir d'achever son livre, Genet se laisse prendre à d'autres projets : ainsi, de 1976 à 1978, travaille-t-il à l'élaboration d'un scénario de film, intitulé *La Nuit venue* et relatant la première journée d'un jeune immigré marocain à Paris. À la veille du tournage, Genet cependant renonce sans explications à poursuivre le projet. Trois ans plus tard, le même incident se reproduira : Genet signe un contrat pour tourner un film consacré à une histoire imaginaire de la Colonie de Mettray et après plus d'un an de travail, sur le scénario, recule à nouveau devant sa réalisation.

En mai 1979, Genet apprend qu'il est atteint d'un cancer à la gorge et entreprend un traitement qui, tout en l'affaiblissant considérablement, lui donnera quelques années de répit.

En septembre 1982, il revient au Moyen-Orient et se trouve par hasard à Beyrouth lorsque, le 16 et le 17 de ce mois, sont perpétrés les massacres dans les camps palestiniens de Sabra et de Chatila. Témoin de la tragédie, Genet qui n'écrit plus depuis longtemps, reprend la plume et rédige le plus important de ses textes politiques, *Quatre heures à Chatila*.

Quelques mois plus tard, en juillet 1983, au Maroc où il réside, il commence à rassembler, unifier et reprendre les notes et les brouillons du livre sur les Palestiniens et les Noirs américains auquel il va désormais travailler sans relâche, d'autant plus que sa maladie progresse à nouveau.

Il retourne une dernière fois en Jordanie en juillet 1984 pour revoir les lieux et les personnages qu'il décrit dans son livre. Celui-ci est achevé en novembre 1985. Genet revient alors à Paris et confie à son éditeur le manuscrit de *Un Captif amoureux*.

Au mois de mars 1986, après avoir longuement corrigé les premières épreuves, il se rend dix jours au Maroc et, à son retour s'installe au *Jack's Hotel*, rue Stéphane-Pichon, à Paris. Il reçoit le second jeu d'épreuves de son livre qu'il commence à relire. Il meurt dans la nuit du 14 au 15 avril 1986.

Le 25 avril, il est enterré selon son vœu dans le petit cimetière espagnol de Larache, près de Tanger au Maroc. Le cimetière est situé sur une falaise qui domine la mer. Il est bordé d'un côté par une prison municipale, de l'autre par une « maison de rendez-vous ».

Le 26 mai 1986, *Un Captif amoureux* paraît aux Éditions Gallimard.

ALBERT DICHY.

# L'ennemi déclaré



J.G. cherche, ou recherche, ou voudrait découvrir, ne le jamais découvrir le délicieux ennemi très désarmé, dont l'équilibre est instable, le profil incertain, la face inadmissible, l'ennemi qu'un souffle casse, l'esclave déjà humilié, se jetant lui-même par la fenêtre sur un signe, l'ennemi vaincu : aveugle, sourd, muet. Sans bras, sans jambes, sans ventre, sans cœur, sans sexe, sans tête, en somme un ennemi complet, portant sur lui déjà toutes les marques de ma bestialité qui n'aurait plus — trop paresseuse — à s'exercer. Je voudrais l'ennemi total, qui me haïrait sans mesure et dans toute sa spontanéité, mais l'ennemi soumis, vaincu par moi avant de me connaître. Et irréconciliable avec moi en tous cas. Pas d'amis. Surtout pas d'amis : un ennemi déclaré mais non déchiré. Net, sans faille. De quelles couleurs ? Du vert très tendre comme une cerise au violet effervescent. Sa taille ? Entre nous, qu'il se présente à moi d'homme à homme. Pas d'amis. Je cherche un ennemi défaillant, venant à la capitulation. Je lui donnerai tout ce que je pourrai : des claques, des gifles, des coups de pieds, je le ferai mordre par des renards affamés, manger de la nourriture anglaise, assister à la Chambre des Lords, être reçu à Buckingham Palace, baiser le Prince Philip, se faire baiser par lui, vivre un mois à Londres, se vêtir comme moi, dormir à ma place, vivre à ma place<sup>1</sup> : je cherche l'ennemi déclaré\*.

\* Texte inédit, sans titre, écrit en 1970, à Tanger, et établi à partir d'une dactylographie annotée par l'auteur. (Pour ce texte, comme pour les suivants, le lecteur se reportera à la notice placée en tête des notes de chaque article, discours ou entretien.)



## ENTRETIEN AVEC MADELEINE GOBEIL \*

MADELEINE GOBEIL. — *Jean Genet, vous êtes aujourd'hui un écrivain célèbre, traduit et joué dans toutes les langues. Votre pièce Les Nègres est à l'affiche depuis trois ans à New York<sup>1</sup>. Un film tiré du Balcon<sup>2</sup> suscite de nombreuses controverses. La critique anglaise et américaine de Notre-Dame-des-Fleurs est excellente<sup>3</sup>. La publication de votre livre a été précédée par celle d'un essai important de six cents pages du grand philosophe français, Jean-Paul Sartre<sup>4</sup>. Or ce qu'on connaît surtout de votre œuvre, votre « image de marque », si l'on peut dire, ce sont les mots de « voleur, traître, lâche et pédéraste »<sup>5</sup>. On dirait presque un « truc » publicitaire. Qu'en pensez-vous ?*

GENET. — La publicité n'a pas tort puisqu'elle sait découvrir les mobiles profonds et les exploiter. Si j'avais voulu faire de ce slogan une manifestation publicitaire, j'aurais probablement réussi.

À l'époque de la parution de mes livres (il y a presque vingt ans maintenant), c'est incontestable, j'ai mis en relief tout ce que vous venez de dire et pour des raisons qui n'étaient pas toujours très pures, je veux dire d'ordre poétique. La publicité intervenait donc. Sans en être parfaitement conscient, je faisais ma propre publicité mais je choisisais tout de même d'utiliser pour cela des moyens qui n'étaient pas de tout repos, qui me mettaient en danger. Le fait de me dire publiquement pédéraste, voleur, traître, lâche me découvrait, me mettait dans une situation telle que je ne pouvais

\* Entretien réalisé en janvier 1964, à Paris, pour le magazine américain *Playboy*. La présente version est établie d'après la transcription dactylographique approuvée par l'auteur. Première publication intégrale.



dormir tranquille ou faire une œuvre qui soit facilement assimilable par la société. Bref, je me mettais d'emblée, en faisant apparemment un coup d'esbroufe publicitaire, dans une position où la société ne pouvait pas m'atteindre tout de suite.

M. G. — *Pourquoi avez-vous décidé d'être voleur, traître, et pédéraste ?*

C. — Je ne l'ai pas décidé, je n'ai pas pris de décision. Mais il y a un certain nombre de faits. Si j'ai commencé par voler, c'est parce que j'avais faim. Ensuite, il a fallu que je justifie mon acte, que je l'« encaisse » en quelque sorte. Quant à la pédérastie, je n'en sais rien du tout. Qu'est-ce qu'on en sait ? Est-ce qu'on sait pourquoi un homme choisit telle ou telle position pour faire l'amour ? La pédérastie m'a été imposée comme la couleur de mes yeux, le nombre de mes pieds. Tout gosse, j'ai eu conscience de l'attraction qu'exerçaient sur moi d'autres garçons, je n'ai jamais connu l'attraction des femmes. C'est seulement après avoir pris conscience de cette attraction que j'ai « décidé », « choisi » librement ma pédérastie, au sens sartrien du mot. Autrement dit et plus simplement, il a fallu que je m'en accommode tout en sachant qu'elle était réprouvée par la société.

M. G. — *Quand êtes-vous sorti de prison pour la dernière fois ?*

C. — En 1945 je crois<sup>6</sup>.

M. G. — *Combien de temps y avez-vous séjourné dans votre vie ?*

C. — Au total si j'inclus le temps passé en maison de correction, ça fait à peu près sept ans<sup>7</sup>.

M. G. — *Est-ce en prison que votre œuvre s'est élaborée ? Nehru dit que son séjour en prison fut le meilleur temps de réflexion de sa vie.*

C. — Qu'il y retourne !

M. G. — *Est-ce que vous volez encore aujourd'hui ?*

C. — Et vous, Mademoiselle ?

M. G. — ...

C. — Vous ne volez pas ? Vous n'avez jamais volé ?

M. G. — ...

C. — Bon, je ne vole pas de la même façon que je volais autrefois. Je touche de gros droits d'auteur pour mes livres, enfin des droits qui me paraissent très gros. Or ces droits sont bien le résultat de mes premiers vols. Je continue donc de voler. Je veux dire que je continue d'être malhonnête à l'égard de la société qui, elle, fait semblant de croire que je ne le suis pas.

M. G. — *Jusqu'à l'âge de 30 ans, vous vagabondez à travers l'Europe, de prison en prison. Vous décrivez cette époque dans votre livre, Journal du voleur. Vous considérez-vous comme un bon voleur ?*

G. — Un « bon voleur »... C'est amusant d'entendre les deux mots accolés. Bon voleur, voleur bon... Vous voulez me demander sans doute si j'étais un voleur habile. Je n'étais pas maladroit. Mais il y a dans l'opération qui consiste à dérober une part d'hypocrisie (mais je suis gêné, le micro me gêne pour réfléchir. Je vois la bande du magnétophone et j'ai une espèce de politesse, non pas à votre égard car avec vous je pourrai toujours me tirer d'affaire, mais à l'égard de la bande qui se déroule en silence sans que j'intervienne). Donc, il y a dans le fait de voler une obligation de se cacher. Si on se cache, on se dissimule une partie de son acte, on ne peut l'avouer. L'avouer devant les juges, c'est encore dangereux. Il faut nier devant les juges, il faut nier en se cachant. Quand on fait quelque chose en se cachant, on le fait toujours maladroitement, je veux dire que toutes les qualités ne sont pas utilisées. Il y en a obligatoirement quelques-unes qui sont dirigées vers la négation de l'acte qu'on entreprend. Pour moi dans le fait de voler entrait pour beaucoup le souci de rendre publics mes vols, de les « publier » par vanité, par orgueil ou sincérité. Chez tout voleur il y a quelque Hamlet qui s'interroge sur lui-même, sur ses actes mais qui doit s'interroger en public. Donc il commet maladroitement ses vols.

M. G. — *Cette maladresse ne tient-elle pas à vous ? À votre manière très cérébrale d'envisager la question ? Les journaux déifient de grands voleurs, ils racontent des crimes prestigieux... Voyez, par exemple, l'admiration plus ou moins avouée dans la presse pour le fameux vol du train anglais qui a mis Scotland Yard sur les dents, un vol qui a rapporté à ses auteurs des millions de dollars...*

G. — Des millions de dollars ? Ce sont les policiers qui ont fait le coup ! À mon avis, pas de doute ! Soit des officiers, d'anciens capitaines ou des capitaines réels, soit des gens qui sont en complicité avec des organismes sociaux. Mais un voleur qui accepte d'être voleur, qui se veut voleur, qui opère seul, il doit échouer.

M. G. — *Comme les personnages assez veules de vos romans qui commettent des vols misérables sur d'autres pédérastes par exemple, ou dans des troncs d'église ? La presse et le cinéma ne nous ont guère habitués à ce genre de gangsters.*

G. — Je ne connais pas bien l'Amérique mais, d'après ses films, je crois que, pour mieux se préserver, pour se garder intacte, elle a inventé une sorte de gangster qui incarne à peu près totalement le Mal. Ces gangsters sont naturellement imaginaires. L'Amérique a dressé devant elle un gangster imaginaire de telle façon qu'on ne puisse pas l'identifier, elle, l'Amérique, avec le Mal. Il y a d'une part l'Amérique qui est bonne, l'Amérique de la Constitution, l'Amérique que nous connaissons, en France, en Occident, en Orient, partout, et d'autre part le Mal, un gangster absolu, d'ailleurs généralement italien. Elle a inventé une espèce de gangster qui n'existe pas, sauf peut-être parmi ses syndicalistes. Ce que je sais de la civilisation américaine, c'est qu'elle est très ennuyeuse. On peut juger un pays d'après ses hors-la-loi. Ceux qu'elle nous expédie dans ses films et ses livres sont d'une telle brutalité qu'on n'a aucune envie de les connaître. Ils sont emmerdants. Il doit y avoir cependant des bandits très fins et très sensibles...

M. G. — *Sartre explique que vous avez décidé de vivre le Mal jusqu'à la mort. Que vouliez-vous dire ?*

G. — C'est vivre le Mal de telle façon que vous ne soyez pas récupéré par des forces sociales qui symbolisent le Bien. Je ne voulais pas dire vivre le Mal jusqu'à ma propre mort mais de telle façon que je serais conduit à me réfugier, si je devais me réfugier quelque part, seulement dans le Mal et nulle part ailleurs, jamais dans le Bien.

M. G. — *Pourtant votre titre d'écrivain célèbre vous donne droit de cité du côté du « bien », dans la société. Vous êtes reçu par elle, vous allez dans le monde ?*

G. — Jamais. La société ne s'y trompe pas. Disons d'abord que je n'aime pas sortir. Je n'ai pas grand mérite à cela. Les gens ne m'invitent pas parce qu'ils sentent assez vite que je ne suis pas des leurs.

M. G. — *Avec les criminels, les humiliés, ressentez-vous de la solidarité ?*

G. — Aucune. Aucune solidarité parce que, mon Dieu, s'il y avait solidarité, il y aurait début de morale, donc retour au Bien. Si, par exemple, entre deux ou trois criminels la loyauté existait, ce serait le début d'une convention morale, donc le début d'un Bien.

M. G. — *Lorsque vous lisez le récit d'un crime, tel celui d'Oswald<sup>8</sup>, que ressentez-vous ?*

G. — Ah ! si vous l'entendez ainsi... Oui, je me sens solidaire. Ce n'est pas que j'ai une haine particulière pour le président Kennedy : il ne m'intéressait pas du tout. Mais cet homme seul qui décide de s'opposer à une société si fortement organisée que la société américaine, et même que la société occidentale, ou même que toute société dans le monde qui réprouve le Mal, ah oui ! je suis plutôt avec lui. Je sympathise avec lui mais de la même façon que je sympathiserais avec un très grand artiste qui serait seul contre toute une société, ni plus ni moins. Je suis avec tout homme seul. Mais j'ai beau être, comment vous le dire, moralement, avec tout homme seul, les hommes seuls restent seuls. J'ai beau être avec Oswald, lorsqu'il commettait son crime, il était seul. J'ai beau être avec Rembrandt, lorsqu'il peignait ses toiles, il était tout seul.

M. G. — *Êtes-vous encore en relation avec vos anciens compagnons de cellule ?*

G. — Pas du tout. Regardez la situation. Je touche des droits d'auteur qui me viennent de tous les pays du monde, vous venez m'interviewer pour *Playboy* et eux sont encore en prison. Comment voulez-vous que nous ayons des relations ? Pour eux je suis un homme qui a trahi, rien d'autre.

M. G. — *Avez-vous trahi ?*

G. — J'ai trahi bel et bien quelque chose. Mais il fallait que je le fasse pour quelque chose de plus précieux à mon sens. Il fallait que je trahisse le vol qui est une action singulière au profit d'une opération plus universelle qui est la poésie. J'étais obligé de faire cela. Il fallait que je trahisse le voleur que j'étais pour devenir le poète que j'espère être devenu. Mais cette « légalité » ne m'a pas rendu plus gai pour autant.

M. G. — *Vous avez trahi les criminels et vous êtes honni par les honnêtes gens. Aimez-vous vivre dans la réprobation générale ?*

G. — Ça ne me déplaît pas, mais c'est une question de tempérament. C'est par orgueil, et ce n'est pas le bon côté de ma personne. J'aime être dans la réprobation comme, toute proportion gardée, bien entendu, Lucifer aimait être dans la réprobation de Dieu. Mais c'est de l'orgueil, c'est un peu bête. Je ne dois pas m'arrêter à cela. C'est une attitude naïve, une attitude romantique.

M. G. — *Que vous ont donc apporté les criminels ?*

G. — Demandez plutôt ce que m'ont apporté les juges... Pour devenir juge il faut suivre des cours de droit. On commence cette étude vers dix-huit, dix-neuf ans, durant la période de l'adoles-



JEAN GENET

L'Ennemi déclaré

Textes et entretiens

Articles, entretiens, déclarations, préfaces, manifestes ou discours, les textes des interventions de Genet, ici rassemblés, témoignent d'un paradoxe : celui qui fut l'écrivain le plus solitaire, le plus retransché de son temps fut aussi, durant les vingt dernières années de sa vie, l'un des plus présents sur la scène publique. De Chartres à Chicago, de la Goutte-d'Or au camp de Chatila, des rives du Jourdain aux ghettos noirs d'Amérique, ce livre retrace l'aventure littéraire et politique, menée aux frontières de l'Occident, aux côtés des exclus du monde et des peuples en révolte, par un poète qui n'a jamais revendiqué d'autre titre que celui de *vagabond*.

*nrf*



9 782070 721405



91-IX A 72140 ISBN 2-07-072140-X

Extrait de la publication